



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

LE MEILLEUR DE NOTRE JEUNESSE,

de René LE HOUQC.

Les témoignages sur la captivité se succèdent à un rythme accéléré, comme une hâte à dire. La fermentation a été longue mais le cru est souvent de qualité. Une caractéristique commune à tous ces mémoires : la sérénité dans le propos. Ni haine ni ressentiment ne s'y décèlent qui, parfois, se comprendraient pourtant. Le passage du temps a gommé bien des aspérités...

« Si le matricule de l'homme et de son stalag ou oflag diffèrent, la captivité a été grise et longue derrière tous les barbelés. Je pense que, comme la plupart des camarades tu t'y retrouveras à un moment ou l'autre », m'écrit l'auteur en dédicace de son livre, élogieusement préfacé par le Médecin Général Inspecteur Petchot-Bacqué.

« Le meilleur de notre jeunesse » offre l'avantage rare de reproduire les notes de l'auteur, réflexions et impressions, telles que l'heure et le jour les ont suscitées dans les kommandos du XVIII A, en Autriche, où il fut successivement affecté. Et Dieu sait s'il en fit des kommandos le prisonnier Lambersart, alias LE HOUQC ! Une tête qui « dépassait », une gueule toujours en avant — sa connaissance de la langue allemande lui permettait, même dans les situations les plus périlleuses, des réparties et des audaces qui clouaient sur place ou laissaient bouche-bée *posten und offizieren* *und alles!* De l'aplomb ou du culot à revendre ! Tout autre ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Les paysans de Basse ou de Haute Styrie qui l'employèrent ici ou là ont dû garder longtemps le souvenir de ce « Franzose » râleur, rouspéteur, bagarreur même, mais rusé et intelligent.

Journaliste, polyglotte d'étude et de terrain, sous-officier, battu mais pas vaincu, Lambersart n'avait aucun mal à émerger au-dessus des spécimens d'humanité moyenâgeuse qui hantaient alors ces contrées reculées de l'Ostereich. La guerre avait ébréché le meilleur et le robuste pour les armées du Grand Reich. Une situation qui existait dans bien d'autres régions de l'Empire et que la campagne de Russie révélait un peu plus chaque jour. Les prisonniers qui travaillaient dans les fermes privées ou d'Etat, sur des chantiers ruraux ou de petite industrie ont été les témoins de cette dégradation sociologique et physiologique de la population autochtone — visible jusque chez les *posten* — phénomène observé dans toutes les guerres de l'histoire à des degrés divers. On lira ci-dessous quelques pages de l'ouvrage qui, pour n'être pas généralisables, n'en sont pas moins significatives.

« Le meilleur de notre jeunesse » est un livre auto-édité à tirage restreint — les Editeurs patentés n'ont jamais bien prisé ce genre de témoignage. Écrit dans un style ouvert, authentique, expressif, il déroule la captivité aux mille traits, communs et singuliers, que nous avons connue. Le Houcq s'y révèle inoubliable dans l'action et remarquable dans l'observation des êtres et des choses. Stendhal disait que souvent la fin d'un livre est inférieure au reste. Ici, c'est sans importance. Après tant de péripéties de batailles et de cachots, d'évasions manquées et de recommandations amers, on eut, c'est sûr, préféré une autre « chute », une autre fin que l'acceptation par Lambersart, en décembre 1943, d'un poste d'interprète au lazaret autrichien de Spittal. Telle qu'il nous la conte ici, sa captivité pourtant ne fut pas ordinaire. Ne pas forcer le destin, s'ouvrir à d'autres horizons, chercher à se dépasser, pouvaient en elles-mêmes constituer de bonnes raisons auxquelles se rendre. Sans pour autant paraître céder. Moins désespérée qu'il n'y paraît, voici sa conclusion d'alors :

« Voilà trois ans passés que nous sommes enfermés. Un pauvre gars est mort avant-hier, sans famille, sans même la présence des camarades qui l'avaient connu en kommando. Qui sait ce qu'il adviendra de nous ? Savons-nous seulement ce qui nous attend à notre retour en France. Que déceptions pour la plupart ! Nous avons passé ici, passifs en apparence, mais non résignés, le meilleur de notre jeunesse... »

Qui d'entre nous, à la même époque, n'eut souscrit à ce jugement ?

(René Le Houcq a longtemps été le rédacteur en chef de « Maintenir », le Lien de l'Amicale du stalag XVIII A. Quelques exemplaires du livre restent disponibles chez l'auteur : 81, Av. Charles de Gaulle, 91830 Le Coudray Montceaux. Prix : 70,50 F port payé.)

J. TERRAUBELLA.

Voici, avec l'autorisation de notre camarade, un large extrait de l'œuvre :

LA MAISON ZOEPEF (p. 73-85)

Allongé d'un côté de la grand'route le logis, qui fut auberge jusqu'il y a une vingtaine d'années, de l'autre une énorme grange aux poutres séculaires, saillantes, prises dans du sapin à peine équarri, la nouvelle maison où Lambersart allait participer aux travaux de la fin de l'été, de l'automne et de l'hiver, tenait à la fois de la ménagerie, du harem et de l'asile d'aliénés.

Ménagerie dans la cuisine, d'où l'on chassait la volaille pour laisser place sous le feu en faïence à une demi-douzaine de chats étiques et à un jeune chevreuil descendu à bras de la montagne trois semaines après sa naissance et qu'on élevait au biberon. Pour les humains, il eût été difficile de fixer d'une manière exacte la filiation, tant d'unions hâtives s'étant déroulées au hasard des étés, dans les baraques à foin. Leurs auteurs et les rejetons de ces accouplements subissaient les uns comme les autres les redoutables conséquences d'un servage moyenâgeux, d'un alcoolisme et d'une alimentation mal ordonnée qui avaient duré des décennies.

Les occupants de cette maison, connue à juste titre pour être l'une des plus accueillantes aux prisonniers dispersés dans ce coin perdu de Haute-Styrie, valent d'ailleurs qu'on s'y arrête un instant. Ce serait une profonde erreur de croire qu'on les a rassemblés pour les besoins d'un tableau poussé au noir. Non. Ces divers échantillons humains qui s'étagent entre la folie totale et l'absence complète de moralité existent réellement, groupés sous le même toit d'où sortent deux cheminées de briques aux auvents déchiquetés par la rouille et le vent continu.

La maison avait droit à douze cartes d'alimentation. Deux pour les Français. Lambersart avait, en effet, un coéquipier, Parisien comme lui. Leur association dans un travail nouveau pour eux donna des résultats généralement inattendus des fermiers. Ils n'avaient que gâteries et tendresse fort compréhensibles pour la petite Zefl. Agée de deux ans à peine, elle rappelait à l'un des captifs son enfant, à l'autre sa filleule, et ne paraissait pas, à l'époque, souffrir des conséquences d'une lourde hérédité.

En tête du clan féminin adulte, arrivait la patronne. Plus que septuagénaire, elle était depuis longtemps veuve d'un homme autoritaire qui avait pour devise : « Il y a moi, et puis mon tas de fumier, et puis toi ». Elle était bonne, sans doute, mais moins par vertu naturelle ou acquise que par détachement de ce qui n'était pas elle-même. Les prisonniers, entre eux, l'appelaient Grand'Mère. Pour les autres, tous les autres, elle était « Mutter », la Mère ; ainsi est observée à peu près par toute l'Autriche la coutume d'appeler Père et Mère le propriétaire du bien et son épouse. Aucun domestique, mâle ou femelle, ne songerait à y manquer. Pourvu que Grand'Mère eût chaque jour ses quatorze heures de sommeil, son quart de litre de vin apporté de l'auberge voisine et, après le repas, son doigt de schnaps, elle laissait les choses aller leur train. Un goût énorme — ils ne sont pas rares dans ce pays où l'eau des torrents descendus de la montagne est la boisson principale — la cuirassait d'indifférence. Toujours de l'avis du dernier qui parlait, elle avait, depuis la mort du maître, fait d'une exploitation prospère et qui aux belles années compta jusqu'à cent-vingt vaches, une proie que guettaient des hommes jeunes, riches seulement de leurs bras vigoureux et de beaucoup d'ambition. Elle était énorme : l'étoffe utilisée pour un seul de ses pantalons, qu'on voyait chaque semaine se gonfler au vent, dans le séchoir, eût suffi pour assurer la décence intime de sept Parisiennes.

Si l'on respecte le rang d'âge, arrivait ensuite Agnès-Agel, diminutif usité dans le pays. Elle avait dépassé la soixantaine. Demi folle, sourde, elle était la mère de Mitzi, dont il sera parlé plus loin, la grand-mère de la gazouillante Zefl. Sa surdité ne l'empêchait point de chanter, puisque son oreille ne souffrait nullement des interminables mélodies qu'elle infligeait à celle des autres. Dans sa bouche aux lèvres minces, fendue comme une balafre faite au sabre, subsistaient seulement une dent à demi-gâtée et une autre qui paraissait encore saine. Cette infortune était loin de la rendre indifférente aux plaisirs tout relatifs de la table, et si, d'aventure, une bouchée échappait à la préhension de ses mandibules rougeâtres, elle avait tôt fait d'aller la ressaisir de ses mains crasseuses, au besoin sous la table. Un long servage l'avait accoutumée à la résignation. L'œil fixe et rond, comme celui d'une poule déplumée, elle racontait d'interminables histoires, au milieu de quoi il était bien difficile de se retrouver.

Agel avait la haute main sur la porcherie. Été

comme hiver, elle faisait, dès quatre heures du matin, entendre ses étranges mélodies à ses grognants pensionnaires. Toujours vêtue d'inraisemblables caracos rapetassés jusqu'à l'extrême limite — le meilleur portait vingt-trois pièces — le fichu en bataille sur des cheveux courts et gras, chaussée de vagues empeignes à demi dépourvues de leurs semelles, elle s'élançait dès l'aube, lorsque la saison le permettait, pour faucher l'herbe courte destinée à ses cochons. De ses amples jupes, superposées sur un corps auquel adhérait une chair insuffisante, elle balayait tout, sur une largeur de quatre-vingts centimètres. Bien tard, le soir, elle abandonnait ses outils. Ils étaient à son image : la faux était ébréchée, au rateau il manquait plusieurs dents, et il n'était jusqu'à la charrette à herbe, hors d'âge, dont il avait fallu consolider avec du fil de fer le brancard défaillant. Rendons à Agel cette justice : elle faisait à ses pensionnaires des soupes, elle leur dosait des mixtures odorantes dont se fussent souvent contentés les hôtes des stalags.

Presque contemporaine d'Agel était Rési. Elle avait la haute surveillance du gros bétail et ne quittait l'étable, en hiver, qu'aux heures des repas, pour aller donner à Grand'Mère, qui ne les lui demandait pas, les appréciations que sa méfiance vigilante lui dictait sur les faits et gestes de chacun. L'été débarrassait la ferme de sa présence. Sur l'alpage, elle menait paître les vaches, et son besoin de parler s'extériorisait en discours et imprécations dirigés contre son troupeau. Malheur à qui avait déplu à cette souillon aux jambes torsées : personne, dans le village, ne lui venait à la cheville pour déchirer une réputation. Quelle que fût la saison, Rési courait, congestionnée, suante. Un peu de méthode, associée à une telle cadence au travail, eût donné des résultats étonnants et magnifiques. Mais, comme chez beaucoup de ses semblables, un manque total d'ordre enlevait à la Rési la majeure partie du rendement qu'elle eût pu tirer de ses efforts éperdus. La soixantaine bien sonnée n'avait que peu tempéré les ardeurs de la vachère : chaque samedi, le lit étroit à paille de seigle accueillait son vieil amoureux. De leurs ébats étaient nés cinq ou six enfants. Mais, soit qu'il fût trop pauvre, soit à l'avance effrayé du caractère de sa Dulcinée, l'homme n'avait jamais jugé utile de faire viser leur liaison par le Bürgermeister.

Rési n'était pas moins dévouée à Mitzi qu'à Grand'Mère elle-même. Mitzi, comme sa sœur Ottilie, était fille adoptive de Grand'Mère — toutes deux nées d'Agel, d'ailleurs. Mais, autant cette adoption permettait à Mitzi, la plus jeune, de prendre pied dans la maison jusqu'à y faire figure — pour ceux qui ignoraient la situation — de véritable héritière du domaine, autant cette même adoption n'avait rien retiré à Tillie, ou Cendrillon, l'aînée, des humbles besognes que, suivant les heures, elle partageait avec Agel, sa mère, ou avec Rési, dite « Grand'Mère aux Vaches ».

Le bénéfice d'une situation où son propre mérite n'entraînait pour rien avait rendu Mitzi fière et impérieuse. Quelques ripostes cinglantes lui firent rapidement sentir que les deux prisonniers occupés à la ferme n'avaient rien à voir avec son entourage habituel qui, craintif toujours et souvent maugréant dans les coins, se pliait à ses caprices. L'humilité de ses origines — elle prétendait n'avoir pas de père, mais la rumeur publique, étayée d'ailleurs par une certaine ressemblance entre les deux, lui attribuait comme ascendant Engel, le fou... — lui faisait prendre en aversion les inoffensifs personnages qui constituaient sa vraie famille. La demi-folie de la mère, la folie totale, mais douce, du père, s'étaient muées chez elle en méchanceté : dès leur arrivée, le premier soin de Mitzi avait été de dire aux prisonniers qui s'étaient succédé là :

— Ma sœur n'est pas normale. Elle ne sait ni lire, ni écrire.

Au physique, Mitzi avait une figure plate, ronde, le front trop bombé d'Engel, prolongé par le nez en trompette du fou paisible, la poitrine aussi peu saillante que deux œufs sur le plat, les jambes grêles et congestionnées par une mauvaise circulation précoce. Elle se distinguait encore par une conception étrange de la propreté et de l'ordre, se débarbouillant avec les mains, sans savon, une fois habillée, et revêtant les plus fins et chatoyants jupons et tabliers du costume local pour prendre place, pendant les foires, sur le siège oscillant et huileux du rateau mécanique.

Bien que plus jeune qu'eux d'une dizaine d'années, cette enfant d'un blond sale eût aimé jouer à la dame patronnesse devant les captifs. Là encore se manifestaient l'inconséquence et le manque de logique que la redoutable hérédité avait imprimés à son caractère : volontiers sermonneuse, elle oubliait dans ces moments-là qu'à seize ans tout juste elle était enceinte, et, l'instant d'après, ses culbutes dans l'herbe avec les polissons du village venaient fâcheusement amoindrir l'effet de ses propos moralisateurs. Qui avait été le collaborateur de Mitzi pour la conception de Zefl ? On crut longtemps que c'était Ferdinand : il avait travaillé à la ferme, y était venu passer une permission pendant la guerre, et pas un détail de la tendre correspondance n'était passé sous silence, les jours où le courrier gratifiait la jeune femme d'une lettre de son artilleur. Mais, vers Noël, ces suppositions furent bousculées au profit de Louis : les photos de ce gaillard sympathique autant

Suite page 2

Le meilleur de notre jeunesse (suite)

que le premier remplacèrent dans l'album les poses avantageuses de Ferdinand, et les auditeurs purent se faire une idée de la compétence respective des deux soldats en matière d'épîtres amoureuses. Louis, qui avait abandonné le domicile de son cantonnier de père (une autre manière de demi-fou, qui aimait s'habiller en femme) pour venir passer les nuits sous le même toit que sa chérie, maniait évidemment des épithètes plus vigoureuses, puisque ses souvenirs étaient plus récents. Enfin, en guise d'étrennes, Ferdinand, qui devait se trouver alors aux environs de Moscou, apprit qu'il n'avait plus à se considérer comme le père de l'enfant, et que Louis, autrefois son compagnon dans les travaux des champs, lui succédait dans le cœur de Mitzi. La notification avait été rédigée par les deux nouveaux amoureux, qu'assistaient deux jeunes gens de même moralité, et trois jours plus tard un traineau emmenait vers la gare de Rottenmann, pour expédition définitive, les effets personnels de l'ancien fiancé.

Amusés d'abord par le manège de Louis, puis écœurés peu à peu par la conduite de la jeune femme, les prisonniers assistaient aux diverses péripéties en observateurs impartiaux. Un jour, à l'heure du casse-croûte, Mitzi, l'air dolent, vint leur expliquer ce qu'elle appelait son « cas de conscience » et leur demanda leur avis. A l'air du « commandant en jupon », comme l'appelaient le personnel mâle et indigène de la ferme, Lambersart et son compagnon s'attendaient plutôt à l'annonce de quelque épidémie décimant les cochons. Ils furent légèrement abasourdis de se voir ainsi consultés. Lambersart regarda Petitpas, et répondit :

— Tu n'ignores pas, Mitzi, qu'il ne nous a jamais intéressé de savoir comment et avec qui tu passais tes nuits. Que tu préfères Louis à Ferdinand nous est égal, et nous sommes plutôt étonnés que tu éprouves le besoin de nous consulter. Sache donc ceci : à Ferdinand, qui nous était sympathique et se bat maintenant dans les neiges de Russie, tu donnes un successeur qui tient garnison à l'arrière. Crois-tu que cela soit bien joli, joli ? En outre, pense à ta fille : tu nous as assez souvent dit combien tu souffrais de n'avoir pas de père. Donnes-en au moins un à ton enfant !

Mitzi venait chercher auprès des prisonniers une approbation. Personne ne s'étonnera donc du regard noir qu'elle leur jeta avant de retourner dans sa cuisine.

Douce, effacée, souriante, humble et bonne, en un mot tout à l'opposé de sa sœur, venait Tillie, qu'entre eux les Français appelaient Cendrillon. Bien qu'elle n'eût pas pour père, comme Mitzi, le pauvre Engel, Tillie était ce que nous appelons en France un peu innocente. Son vocabulaire restreint s'apparentait au petit-nègre et, disgrâce supplémentaire, la surdité d'Agel, sa mère, avait laissé à la jeune fille une dureté d'oreille assez prononcée. Elle répétait volontiers — l'amour fraternel a de ces illusions — que sa sœur était jolie, car pour elle, Tillie, elle était laide, et le savait. Seuls, deux beaux yeux, larges et couleur noisette, semblables pour la douceur de l'expression à ceux d'un chevreuil, tempéraient l'ingratitude d'un visage osseux, au teint brouillé. Bousculée de l'un à l'autre, parce qu'elle était humble et soumise parmi ces gens frustes et imbus d'autorité, elle était remarquablement maigre. Il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on sait que ses journées, hiver comme été, commençaient à l'étable vers quatre heures du matin pour se terminer à dix ou onze heures du soir, quelquefois même à minuit, à la belle saison. Mitzi faisait aux champs ou dans les prés de furtives apparitions. Cendrillon, au contraire, abandonnait les bidons à lait pour le râteau à faner ; faire la lessive, cuire le pain et distiller le schnaps, ravauder les hardes entraient encore dans ses attributions. Et si, d'aventure, le linge des prisonniers n'était pas prêt à temps, elle s'en excusait encore :

— J'ai travaillé hier soir jusqu'à minuit. Je n'ai pas pu finir, car j'étais bien fatiguée...

Coiffure, vêtements, souliers, tout pour elle paraissait trop beau. Elle usait jusqu'à la trame les vieilleries et les robes à pièces. On ne la payait point. Lorsque, suprême largesse, la bourse de Grand'Mère s'ouvrait jusqu'à faire la dépense d'une robe indispensable, le vêtement et sa coupe étaient si démodés qu'on en aurait souri si l'on n'avait craint de peiner la pauvre fille. Petitpas l'avait bien nommée : la sœur des prisonniers. Pour eux, elle trouvait des pommes au fruitier, du beurre quand les autres avaient le dos tourné. Il n'était jusqu'à sa part de viande, ou ses gâteaux du vendredi, qu'elle ne partageât avec les deux Français. Et lorsqu'il leur arrivait de rentrer glacés par la pluie sous leur vareuse unique et mince, aux ricanements de Mitzi, Cendrillon leur décrochait encore, pour qu'ils eussent moins froid, quelques vestes à parements verts et broderies rouges, dans l'armoire aux hardes.

La dernière arrivée dans la maison aussi bien que la plus jeune en âge de se livrer aux travaux de la terre était Elizabeth. Entre soi, on l'appelait Lisi. Les premières fois qu'on la rencontrait, son maintien reposait les yeux, dans une contrée où le regard des femmes ne laisse que trop voir, assez souvent, combien leur pèse une sagesse qui, selon les chansons de France, aurait tôt fait de s'envoler au vent soyeux des moulins. Les yeux baissés, modeste et propre, Lisi parlait, chaque matin, un bidon sur l'épaule, depuis l'auberge où elle était servante, jusqu'à la halte où le train laitier complétait sa cargaison. Le bidon était lourd, et l'enfant ne

trouvait pas toujours une voiture accueillante sur les deux kilomètres du trajet. Pris au piège de cette modestie, plus d'un prisonnier plaignait en soi-même une telle jeunesse contrainte de porter si loin, à chaque aurore, fardeau si pesant et si peu commode.

Modestie et sagesse n'étaient qu'apparence : environ à la mi-juillet, la gamine au visage encore indécis d'enfant fut chassée de l'auberge — une histoire de grossesse. L'enfant ne vint jamais. Fût-il né que la rumeur publique eût été en peine de lui attribuer son vrai père. Vacher, charron, soldat ou bûcheron, tout homme qui passait sur la route pouvait accoster Lisi dans le pré où elle éparpillait le foin, tandis que les hommes ahañaient à la tête du sillon large ouvert dans l'herbe encore humide de rosée. Ces bras mâles étaient très souvent pour la gamine l'antichambre de la baraque à foin. Avec cela, volontiers sermonneuse, comme son amie Mitzi, qu'elle troussait haut en roulant avec elle dans l'herbe, sous les regards abasourdis des deux captifs. Elle faisait de son goût pour les hommes — droits ou tordus, peu important, un auxiliaire de sa paresse et de ses instincts autoritaires : un sourire d'elle, et le journalier embauché dans les moments de presse faisait une partie du travail de la Lisi. Quelques privautés obtenues dans l'herbe tendre, et le chef de culture, plus âgé qu'elle de quarante-sept ans, transmettait comme directives issues de sa propre cervelle les idées nées sous le front bas de la gamine.

Depuis la loi salique, les Français ne se sont jamais accommodés d'une quenouille en place de sceptre. Aussi, les ordres de Lisi, transmis par le vieux, valurent-ils à celui-ci les rires insultants des captifs, et à l'enfant le nom qu'on donne à Paris aux locataires de quinze mètres de bitume. Paresseuse aux champs, Lisi ne l'était pas moins à la maison. Elle, qui était la dernière venue et la plus jeune, commandait même à Cendrillon, qu'elle eût dû au contraire décharger d'une partie de sa besogne. Des prétentions de cette jeune créature et de l'agacement qu'elle causait aux prisonniers devaient naître un conflit. Latent pendant des mois, il eut son épilogue au stalag, où Lambersart eut à comparaître une deuxième fois devant l'officier de justice. On en reparlera plus loin.

Il importe en effet de poursuivre cette description des éléments autochtones de la maison Zoepf par un portrait du personnel mâle. Ce personnel comptait trois membres, curieux à des titres divers : le contremaitre, le frère de la patronne et, enfin, Engel le fou.

Jusqu'à la guerre, Ferdinand et Louis, fiancés successifs de Mitzi, avaient suffi pour assurer la direction d'une exploitation d'ailleurs périllicite. Eux partis, et pour obtenir des prisonniers, il fallait un homme responsable de ces derniers. Grand'Mère crut l'avoir trouvé en la personne de Frantz, le contremaitre. Abusée, une fois de plus, la vieille n'avait pas choisi ce qui se faisait de mieux dans le pays. Ce n'était un mystère pour personne que Frantz — entre eux, et pour la commodité des propos échangés sur son compte, Petitpas et Lambersart l'appelaient Grand'Père... — avait dépensé derrière des volets bien clos les revenus, puis le fonds même d'une ferme qui lui avait appartenu autrefois. Sa femme était morte à la peine, et l'âge venu ne laissait pas ce vieux matou résigné à ne plus lui chercher de remplaçantes, au mois ou à la semaine. En outre, quelque dix mois avant la guerre, l'incendie mal expliqué de cinq granges, dont plusieurs lui appartenant, avait valu au personnage cinq mois de prison préventive. C'était un maître fourbe. Il savait mieux que personne inventer les propos les plus malveillants, tout en jurant ses grands dieux qu'il les avait recueillis ailleurs. Tant qu'il demeurait dans le rayon visuel de la maison, il marchait vers les champs à une cadence accélérée. Il ralentissait ensuite l'allure, et coupait le travail de fréquentes remontées vers sa maison de bois. Et si, d'aventure, Grand'Mère ou Mitzi s'étonnaient de voir traîner en longueur la besogne commencée, il avait une réponse toujours prête :

— Que voulez-vous ? Ce sont les prisonniers qui ne font rien...

Ce qui était en partie vrai.

Physiquement, sa structure osseuse le faisait paraître plus grand qu'il n'était en réalité. Presque en tout temps, une longue pipe en merisier, souvent vide, pendait de sa bouche mince, dissimulée sous une forte moustache en croc, blanche, où le tabac laissait des traînées jaunâtres. Sous un immuable chapeau gris clair, doublé dès les premiers froids d'un bonnet de coton noir,

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

HISTOIRE D'UNE BATAILLE (1940)

Sous le titre « Le chagrin et la pitié », un chapitre de l'ouvrage intitulé « LILLE » consacré à l'histoire de la ville, on peut lire ces lignes (p. 195-196) concernant la « bataille de Lille ».

« La capitulation belge, le 27 mai, ouvre à Von Bock toutes les routes de Flandre ; mais il perd du temps et laisse passer l'occasion d'enlever Dunkerque par surprise. Hitler, d'ailleurs, se désintéresse des Flandres : c'est la percée vers la Somme et Paris qui le préoccupe. Ce qui explique le succès de l'extraordinaire opération franco-anglaise de réembarquement ; mais pendant qu'elle se développe, une bataille désespérée — la seule bataille sérieuse du secteur nord — se déroule autour de Lille. Rommel, le 27 mai écrit à sa femme : « Je suis très occupé à encercler les Français et les Anglais dans Lille... »

« Et tandis que les Allemands pénètrent dans le centre de la ville de Lille (27 mai) le Général Juin, commandant la 15^e division d'Infanterie marocaine se déploie en position défensive dans les localités de la banlieue sud : attaqué, il se replie en combattant dans les faubourgs des Postes et d'Arras.

A l'ouest de Lille, se forment d'autres points de résistance. A Lambersart et Canteleu, avec le Général Mellier, commandant la 1^{re} division d'Infanterie marocaine ; à Loos, avec le Général Genoudet, qui a regroupé des éléments disparates de cette division ; à Haubourdin, où sont rassemblés des forces considérables et où le Général Dame réclame une percée qui n'aboutit qu'à des résultats partiels. Le Général Molinié prend le commandement de la place qui résiste trois jours à sept divisions allemandes. Le 31 mai, manquant de munitions, Molinié accepte la proposition du Général Wogner qui lui offre les honneurs de la guerre. Et le

à pompon, il abritait ses yeux percants, d'un bleu métallique, et ses yeux paraissaient toujours être tournés vers vous dans le moment même où vous y pensiez le moins. Toujours grincheux, les ordres filtraient difficilement à travers sa moustache. Complètement ignare, il se livrait parfois aux champs, sous les yeux mêmes de ses petits-enfants, à des ébats que son âge rendait plus scandaleux encore. Point brave, avec cela : un soir, à la nuit tombante, il avait fait à ses deux aides une remarque désobligeante. C'était un samedi, et l'habitude, ce jour-là, était de quitter le travail vers quatre heures un quart, au passage de l'autobus allant de Rottenmann à Trieben.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit Petitpas.

— Laissons tomber ce vieux con, et rentrons à la ferme.

Anxieuse, Grand'Mère était sur le pas de la porte.

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? Un accident ?

— Non, fit Lambersart. Franz est un foutu imbécile. S'il continue, il pourrait tomber dans la rivière, et l'eau de la Palten est froide.

Grand'Père s'abstint de paraître à tous les repas du lendemain, dimanche...

Le frère de la patronne s'appelait Aloïs. Trop trapu, trop bas sur pattes, il portait sur un cou de taureau des traces d'écrouelles. Il était noir de poil, de mains, de pieds, et la risible quantité d'eau dont il se servait chaque samedi pour des ablutions sans savon, qui ne descendaient pas au-delà du nombril, avait, cette opération terminée, la couleur du charbon. Velu de partout, il avait la tête que l'iconographie prête aux bouffons de nos Rois, et un cône en feutre noir, sa coiffure habituelle, n'était pas fait pour retrancher quoi que ce soit de cet aspect clownesque. Avec cela, aimant les piteries, il ne se faisait jamais faute de quémander aux spectateurs de quoi faire une chique. Ces tours se déroulaient dans l'écurie. Petit Louis (c'était le nom donné par les Français à Aloïs) y dormait sur un grabat aux pieds branlants, terrain de manœuvres où les puces exécutaient leurs bonds prodigieux au milieu de l'apathie des poux. Tout autour, pendaient des chiffons innombrables. Suivant les besoins, ils servaient à panser les pieds des chevaux entaillés par quelque ferraille ou à protéger la rage de dents du gnome contre le froid du dehors.

Petit Louis était, à sa manière, un philosophe. Il se résignait à n'être, comme Agel, Cendrillon ou Engel, qu'un meuble dans la ferme. Bien que frère de la patronne, il n'était pas davantage payé que ces trois-là. Lorsqu'il était plus jeune, Grand'Mère lui donnait cinq schilling par mois pour faire le faraud. Désormais, il n'allait plus qu'une fois par an chez le coiffeur, qui passait à la pierre ponce sa tête de loup, éminçait les sourcils, rognait la moustache, et il se créait des besognes à sa taille : invisible dès que l'ouvrage réclamait sa présence, il redescendait de la montagne en fin de journée, avec quelques touffes de gentiane. Son instrument de prédilection était le râteau : un petit, en fer, pour tenir propre le plancher de l'écurie, sa taille lui interdisant les régions supérieures du pajsage ; un grand en bois, pour le foin, les fétus de paille traînant dans la cour, les roseaux de litière et les feuilles mortes.

Assez grand, mais tout déjeté, les genoux se rejoignant, un large sourire sur une large figure qu'illuminait un nez en trompette, bourgeonnant, inattendu chez ce buveur d'eau, tel apparaissait Engel, père putatif de Mitzi. Des sons inarticulés s'échappant de sa bouche édentée, il s'exprimait le plus souvent par gestes désordonnés. Il était fou, incontestablement, mais calme. Il eut fallu l'exciter longuement pour l'amener à quelque geste de violence, et ce calme de tous les jours était rassurant, si l'on songe que l'outil attiré d'Engel était la faux... La neige n'était pas entièrement fondue que, déjà, il la démaillottait des chiffons gras où elle avait dormi tout l'hiver, l'ajustait au manche, la démontait à nouveau pour la piquer une dernière fois sur l'enclume minuscule. D'avril à novembre, sa silhouette tordue s'en irait dans la plaine ou à flanc de côteau. Céréales, foin ou roseaux de litière, il mordait sur tout lentement, mais derrière lui l'acier effilé laissait une place rase. Autant Petit Louis se complaisait dans la crasse, autant Engel aimait l'eau claire. Même au plus fort de l'hiver, on ne lui voyait jamais visage douteux. Pourtant, son entourage n'encourageait point cette excellente disposition naturelle : un grabat dans la cuisine aux cochons, où l'hiver blanchissait de givre les ferrures, servait à Engel de lit, et les épouvantails de chez nous sont à coup sûr affublés de vêtements moins sordides et rapiécés que les loques qu'il racommodait lui-même les jours de repos. Quand décembre rendait intenable la vallée, Mitzi l'envoyait, par trente degrés sous zéro, conduire le lait à la gare. Souvent, Lambersart le prenait en pitié : il attelait un traineau, et y allait lui-même. Quand le fou, transi sous sa trop mince défroque, rentrait à la maison, traînant ses pieds engourdis, le nez violacé et humide, il avait le regard de ces bêtes accoutumées de tout temps à souffrir... et sa seule vengeance était, en souriant tristement, de désigner du doigt, en se frappant le front, ceux-là mêmes par qui il souffrait.

Au soleil, l'été, tandis que les faucheurs cassaient la croûte, Engel répétait volontiers une mimique bien connue. Un peu de cidre aidant, Mitzi était née... et ce fou, aux heures où il voyait Zefi, sa petite-fille, sautiller dans la salle commune, avait des yeux d'homme sensé. Comprenait-il ?

1^{er} juin, sur la Grand'Place de Lille, au pied de la « Déesse », les défenseurs de Lille défilent pendant trois heures devant leurs vainqueurs qui présentent les armes. Le lendemain Hitler relève Wogner de son commandement.

Le premier gouverneur de Lille, Lieutenant-colonel Felzmann, organise tout de suite le départ en Allemagne des glorieux prisonniers ; l'un de ceux-ci, le Général Mesny, aidera le Général Giraud à s'enfuir de Koenigstein ».

« Lille » dix siècles d'histoire,

par Pierre PIERRARD.

Nous remercions très vivement les Editions Stock-Norsogepress - 1979, 14, rue de l'Ancienne Comédie, 75006 Paris, de nous avoir permis la publication de cet extrait.

HISTOIRE MILITAIRE

L'ami Jean WEBER, de Norroy les Pont-à-Mousson, m'écrit : « ...Ancien du secteur fortifié de Lorraine, j'ai, au cours de cet été (1986), visité le très important ouvrage du Hackenberg et après lecture du Lien n° 420 j'ai pensé y ajouter un complément, me limitant presque exclusivement à dire qui était A. Maginot, les raisons de la construction de la ligne, sa réalisation structurelle et technique, son système de défense, en un mot faire mieux CONNAITRE la ligne.

Pour ce faire j'ai largement puisé dans deux articles consacrés à la Ligne dans la « Revue Lorraine populaire ». Son directeur, M. J.-M. CUNY ainsi que l'auteur des articles, M. S. GABER, nous ont aimablement autorisé à utiliser ces écrits, ce dont nous les remercions.

Je n'ai toutefois pas hésité à inclure dans mon récit quelque aperçu sur les combats des défenseurs, en réaction aux allégations calomnieuses d'un général allemand d'aviation..., le tout à l'usage des jeunes générations ». (J. W.)

La Ligne Maginot (suite)

Il y a 50 ans on en parlait sans cesse et on avait placé en elle tous les espoirs du pays. La guerre survint et la Ligne Maginot, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, fut tournée par l'ennemi.

Les batailles décisives eurent lieu ailleurs mais les fortifications avaient parfaitement joué leur rôle dissuasif : les Allemands étaient passés là où elle n'existait pas.

L'homme qui a donné son nom à cette fameuse Ligne fortifiée était un Lorrain, un soldat héroïque de la première guerre mondiale, qui avait vu le jour à Revigny sur Orain (Meuse). Combattant de 1914-1918, il avait éprouvé toutes les souffrances du poilu obligé de défendre son pays contre l'invasisseur et il estimait que de tels événements ne devaient plus se reproduire.

Au traité de Versailles la France avait recouvré l'Alsace et la Lorraine dont les frontières étaient très vulnérables, si bien que, dès 1920, il fut envisagé de les fortifier. Alors qu'il était Ministre de la Guerre, Maginot défendit devant le parlement le projet longuement mûri, traitant de l'organisation défensive des frontières ainsi qu'elle sera établie par la loi de janvier 1930. Pour tout le monde la fortification des frontières était, ainsi que l'a écrit le Général de Gaulle « une nécessité nationale permanente ».

Hélas, elle allait engendrer parmi les Français un sentiment de fausse sécurité, une sorte de contentement de soi.

Les ouvrages qui furent réalisés entre les deux guerres sur la frontière de l'Est, étaient alors de conception révolutionnaire ; l'enseignement tiré du comportement des forts en 1914-1918 avait été mis à profit ainsi que la ceinture de fer édiflée par les Allemands autour de Metz. On renonça pourtant à construire des forts dans la tradition Vauban au bénéfice des blocs disséminés sur le terrain et reliés par de profondes

galeries souterraines. Maginot a évoqué à cette occasion des forts « qui ont été cassés en morceaux et dont on avait placé les morceaux aux points les plus favorables du terrain ».

Pour l'essentiel la Ligne Maginot fut réalisée dans les années 1929-1934 puis, de 1935 à 1938, on créa le secteur fortifié de Montmédy (S.F.M.)

De Wissembourg-Hagueneau à la frontière Suisse le Rhin, obstacle considérable en soi, délimitait aussi la frontière. Le long de son cours la Ligne n'était donc qu'un dense réseau de casemates en béton.

Du S.F. M. à la mer, la frontière n'était protégée que par des défenses légères construites pour la plupart depuis la déclaration de guerre.

De Montmédy à Wissembourg, la Ligne comprenait 22 gros ouvrages entre lesquels furent édiflés 31 petits ouvrages, de très nombreuses casemates et des milliers de coupoles antichars destinées à arrêter les chars qui ne vinrent jamais. Les plus impressionnants sont les gros ouvrages, véritables villes souterraines dont les galeries sont parcourues par de petits trains électriques, celui de Hackenberg en Moselle à proximité de Veckring, comporte 19 blocs reliés par plus de 10 kms de galeries souterraines et, en 1940 sa garnison comptait plus d'un millier d'hommes. Les gros ouvrages se composent de blocs actifs ou blocs de combat desquels émergent tourelles et canons à tir rapide. Dans les galeries profondément enterrées, on peut y voir les gigantesques magasins à munitions, les cuisines, les centrales électriques ou usines, les casernes et les installations de ventilation avec leurs batteries de filtres.

En 1940, aucun des gros ouvrages ne fut pris et, partout où ils furent attaqués, ils infligèrent des pertes sévères à l'ennemi. Leurs équipages ne se rendirent qu'après l'armistice. Les petits ouvrages connurent souvent un sort différent par suite de la retraite des troupes d'intervalles chargées de les appuyer — retraite sur ordre du Commandement.

Un autre petit ouvrage à trois blocs, celui du Bambsch situé sur la commune de Bambiderstroff, dut se rendre le 21 juin 1940 après que sa garnison eut été menacée d'anéantissement par asphyxie.

Parmi les gros ouvrages on peut également citer Le Fermont dans le secteur Longuyon-Longwy (voir Lien n° 420).

L'ouvrage le plus important du S.F.M. est celui du Chénois qui a été édiflé à la limite des départements de la Meuse et des Ardennes. Il comptait cinq blocs et un bloc d'entrée très en retrait. Deux autres ouvrages Velosnes et Thonnelle, mais le plus connu de ce secteur en est aussi le plus petit (deux blocs) celui de La Ferté (Ardennes) qui a connu un destin tragique.

Le S.F.M. a connu l'épreuve du feu dès mai 1940. En effet, après la percée de Sedan, les Allemands arrivèrent au contact de l'ouvrage de La Ferté tenu par le 155^e R.I.F. La garnison était commandée par un Meusien, le lieutenant Bourguignon. Après avoir conquis le petit village de Villy solidement fortifié qui appuyait l'ouvrage, les Allemands s'emparèrent dans la soirée du 18 mai du bloc 2 et le bloc 1 tomba dans la nuit. La Ferté avait subi des bombardements d'artillerie particulièrement éprouvants. Toute la garnison, soit 104 hommes, périt dans cette attaque, la majeure partie de l'équipage étant morte asphyxiée dans la galerie souterraine à 35 mètres de profondeur.

Les autres positions furent parfois prises à partie mais les assauts furent repoussés dès le 16 mai à Moiry et, le 24 à la casemate de Thonne le Thil.

Le 11 juin, de crainte d'être tourné, le Général Burtaire qui commandait le S.F.M. donna l'ordre d'évacuer la position fortifiée et les troupes qui la tenaient le firent aussitôt après avoir saboté leurs installations. A Velosnes on fit sauter les galeries reliant les différents blocs. Les soldats se replièrent vers l'arrière, livrant des combats pour lesquels ils n'avaient pas été préparés, tels ceux de la forêt d'Apremont, mais ils finirent par être faits prisonniers.

La plupart des ouvrages de la Ligne Maginot ont été construits en Lorraine, le long de la frontière et ceux-ci appartiennent désormais au patrimoine architectural militaire dans la lignée des oppidums Gallo-Romains, des châteaux forts du Moyen-Age et des villes fortifiées par Vauban.

Après la fin de la guerre, la Ligne Maginot qui avait coûté tant d'argent paraissait oubliée. D'aucuns avaient même fini par penser qu'elle avait été anéantie au cours de la malheureuse campagne de 1940. Certains de ces ouvrages aujourd'hui visitables sont dans un état de conservation remarquable, ne manquant pas d'intérêt et, lorsqu'il sort, le touriste ne manque pas de s'étonner de l'état dans lequel l'artillerie allemande a laissé la façade des blocs alors que l'intérieur paraît intact.

Les ouvrages qui sont ouverts depuis une dizaine d'années connaissent une affluence surprenante où se rencontrent des visiteurs de tous âges, les Allemands n'étant ni les moins nombreux ni les moins intéressés.

L'ouverture de la Ligne Maginot est un atout important dans le développement du tourisme en Lorraine, région profondément marquée par l'histoire militaire.



Quelques brèves nouvelles.

Reçu une très sympathique carte postale de nos amis FRUGIER, ENCELOT et Suzanne BRESSON, tous réunis chez FRUGIER ce dimanche 22 mars, précisément au moment de l'Assemblée Générale des Stalags. Bien sûr la conversation était orientée vers nos années de captivité, avec le regret de nos disparus, J'ai eu droit au menu et je vous prie de croire qu'il était plutôt savoureux. Mais la décence m'interdit de vous le communiquer. Bravo, amis, pour cette petite réunion.

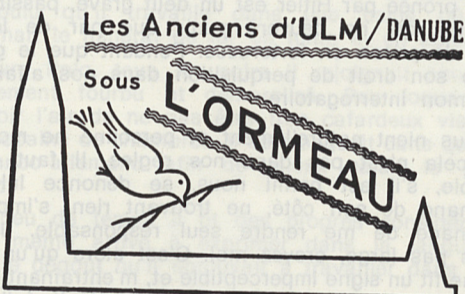
Toujours fidèle l'ami FRUGIER : un petit coup de fil de temps en temps conserve l'amitié et j'en suis très heureux, le temps de prendre des nouvelles de nos santés — sans oublier celles de nos épouses — et nous nous disons à la prochaine fois, merci ami.

Vous constatez, comme moi, que les nouvelles sont des plus rares. Il ne faut pas que notre petite rubrique du Kommando 604 disparaisse du Lien. Il faut tenir bon ! Voici les beaux jours qui arrivent, les voyages vont reprendre, pensez aux amis en leur envoyant des cartes postales... et n'oubliez pas le 604.

Des échos de l'Assemblée Générale : Pas de représentant du 604... mais mon ami Henri PERRON avait pensé à nous puisqu'il avait réservé quelques places à sa table n° 10, dans le cas où l'un des nôtres se serait trouvé isolé. Bonne ambiance, 120 participants : 10 de moins que l'an dernier. Les anciens P.G. tiennent bon !

Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag IB puis XB.



Avant d'être l'hôte du Mont des Vaches, le caporal avait connu, bien sûr, le camp de Ludwigsburg, sa soupe aux orties, ses tentes inconfortables où l'on pataugeait et dormait dans la boue. Dans les kommandos de culture où il avait été muté à plusieurs reprises, il avait pu jauger l'hospitalité des cul-terreux wurtembergeois. La fourche, la pelle, la faux l'avaient fait souffrir. Charles CAMUS, lui, y avait perdu la santé. Le caporal avait connu la pioche — alors qu'il gelait à pierre fendre —, puis le Kuhberg — trois mois d'hiver —, la culture encore — ailleurs qu'en 1940 —, enfin, à nouveau, le Kuhberg.

Au Kuhberg, il s'était fait des habitudes, des amis. Il s'y était même fait des ennemis, ce soir mémorable où il avait osé s'opposer à la décision qu'allaient

prendre certains de ses compatriotes adversaires de partager le contenu de leurs premiers colis américains avec leurs amis français. Ceux-ci n'avaient-ils pas été unanimes à répartir, dès la première réception, leurs biscuits de guerre et leurs cigarettes-troupe entre l'effectif complet du Kuhberg ? Ce soir là, ô dérision, un borin avait traité le caporal de communiste.

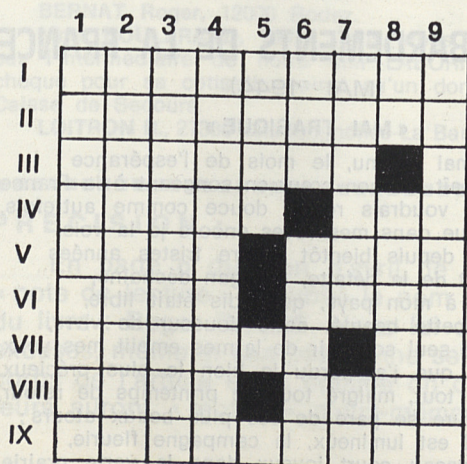
Ce Kuhberg, il le connaissait de fond en comble. Il y savait à qui parler, avec qui passer un moment ou boire une tisane. Il y savait qui reconforter. Il y savait que faire... de la musique et des chansons pendant que LANGEVIN* quêtait afin de pouvoir s'acquitter à temps du « loyer-piano » ou encore traduire la gazette escamotée à la cantine de l'usine, ou encore répondre à la prose amoureuse qui menait tant de gars à Graudenz.

Au fond de l'oubliette, « aux enfers », il avait cru crever de froid, de faim, d'humidité, de dégoût, de cafard, de désespoir, un lundi soir que SPADA l'y avait conduit, à coups de botte dans le cul, en hurlant comme un porc qu'on égorge. Deux jours après, bravant le Feldwebel, le docteur GIROD l'en avait fait sortir pour l'inscrire à l'infirmerie et l'y mettre en quarantaine.

(Extrait du « Mont des Vaches »
de Fernand GILLES, Ancien d'Ulm).

* Un homonyme de notre Président.

Mots croisés n° 430 par Robert VERBA



HORIZONTELEMENT :

I. - Discuta longuement avec sa petite amie sans la voir. — II. - Elles avaient toutes une expression de bonheur et de bien-être sur leurs visages. — III. - Toutes ses parties s'enchaînent d'une façon logique et cohérente. — IV. - Gavroches parisiens. - Nom grec de deux chaînes de montagnes en Asie Mineure et en Crète. — V. - Enzymes. - Point de vue. — VI. - Altéra. - Types d'individus quelconques employés argotiquement. — VII. - Jeu d'esprit consistant à faire deviner quelque chose au moyen d'une expression ambiguë. - Symbole du titane. — VIII. - Abattue criminellement en la découpant dans le désordre. - Pas grand chose. — IX. - Rabâchés sans cesse.

VERTICALEMENT :

1. - Auteur d'un acte en prévision de sa disparition. — 2. - Tuante. — 3. - Usines où l'on traite un produit des vaches. — 4. - Projets prévus. — 5. - Plantes grimpanes dont on apprécie les graines surtout quand elles sont petites. — 6. - Cri des charretiers. — Très désagréables au goût. — 7. - Découverte. - Sur la Tille. — 8. - Vu le jour. - Exercice scolaire. — 9. - Exécuteurs du premier du VIII.

L'ISOLE DU 605

Le 22 mars, par un petit soleil enfin printanier, je me suis rendu en tant que responsable de mon kdo à La Chesnaie du Roy où avait lieu l'assemblée générale de l'Amicale. Une journée réussie, environ 120 inscrits.

En chemin j'étais heureux à la pensée de revoir de vieux amis, mais un pressentiment me disait, et ça me rendait triste, que les anciens du 605 ne seraient pas assez nombreux pour « faire » une table de douze à présider... Pourquoi ?

Tout simplement parce que, ainsi que je l'ai écrit ici, la santé des uns — par exemple CHEMARIE —, la vie qui passe ont fait de beaucoup d'autres des indifférents, des pantouflards — sur trente inscrits, deux sont venus à nos assemblées, René PARIS et René MARTEL, merci à eux.

En raison de cette défection générale, le 22 mars, ma femme, ma fille et moi fûmes affectés, avec l'accord de PONROY et LENHARDT, à la table du Kommando 852. L'ambiance y était du tonnerre, les rires n'arrêtaient pas, si bien qu'à la fin du banquet j'appartenais... au 852 !

Alors, chers amis du 605, il ne faut pas en vouloir à « La Cloche », mais seul, isolé, j'ai bien été obligé de choisir ! Vive le 852, Kommando de l'amitié. Merci René Lenhardt.

Roger LAVIER.

La déception de LAVIER est fort compréhensible mais elle s'explique. Quarante-cinq ans après la captivité, espérer réunir, même partiellement, des camarades d'un kommando donné autour d'une table, est une chimère. Un ancien P.G. peut et doit se sentir à l'aise avec n'importe quel autre P.G., il trouvera à la confrontation profit et encouragement.

IM MÉMORIAM

Il y a deux ans, s'est éteint à Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle), le 15 mai 1985, notre ami Jules SCHONI, ancien du Stalag VB où tout le monde l'appelait « Julot ».

Durant deux années douloureuses sa santé s'était altérée après un grave malaise survenu en 1983. Diminué physiquement, il en souffrait moralement comme il me l'a confié au cours de mes visites. Mais malgré cela il était resté courageux, la hargne du boxeur reprenait le dessus et par-dessus tout, il était heureux, heureux de regarder le sport à la télévision, heureux d'être revenu dans son cher Thiaucourt après des mois d'hospitalisation, heureux de parler de ses anciens camarades du VB.

En ce jour anniversaire, ayons tous pour lui une pensée fraternelle. C'était un amicaliste convaincu.

A cette occasion, permettez-moi de vous rapporter succinctement une anecdote sur un enfant de Thiaucourt aussi, ancien prisonnier de guerre de la guerre de 1870.

Le journal « L'Est Républicain » lui a consacré un article important dans la rubrique locale il y a quelques mois (28-12-86).

Il s'agit du Général CLINCHANT Justin, né à Thiaucourt, le 21 décembre 1820, décédé Gouverneur de Paris, en 1881.

« Le Général CLINCHANT ne s'est pas gêné pour critiquer la conduite de BAZAINE au Mexique et voilà qu'en 1870, il se retrouvait à Metz sous les ordres du même BAZAINE. Après la reddition de la place, contre laquelle il protesta et aux conditions de laquelle il refusa de se soumettre, il projeta avec 4 généraux de ses amis de faire une trouée vers les Vosges, mais sur le conseil du Général CHANGARNIER, il y renonça afin de ne pas exposer inutilement la vie de nombreux soldats.

« Gouverneur de Paris » il se trouva par le fait prisonnier. Interné à Francfort sur le Main, il s'évada et regagna la France et l'armée de l'Est. Général de division en décembre 1870 et commandant du 20^e corps d'armée, il en devint bientôt le commandant en chef.

Acculé aux frontières de la Suisse, il obtint après de difficiles négociations de s'y réfugier avec 25 000 hommes, 11 000 chevaux et 202 pièces de canon...

René en France, il prit successivement le commandement des 5^e, 1^{er} et 6^e corps d'armée avant de devenir Gouverneur de Paris ».

Pierre DURAND.

LE MOT DU PRÉSIDENT DE L'UNAC FRATERNITÉ...

C'est un mot que nous connaissons bien... Tout d'abord en tant que bons républicains par la devise de notre république, quel qu'en soit le numéro : LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE...

Mais aussi pour l'avoir appliqué pendant cinq ans, loin de notre pays, derrière les barbelés, et depuis notre retour ; presque quarante-deux ans ! Aussi nous savons ce que ce mot merveilleux : « FRATERNITE » représente et peut apporter de soulagement et d'aide, aussi bien sur le plan moral que matériel.

Que de belles choses avons-nous accomplies dans nos associations, dans nos amicales en l'appliquant normalement, sans effort mais du plus profond cœur, entre nous tous, en faveur de ceux d'entre nous qui souffrent, envers les veuves de ceux, hélas disparus.

Ne vous êtes-vous pas aperçus, mes chers camarades, mes chères amies, que ce mot est prononcé plus SOUVENT depuis quelque temps, soit à la radio, à la télévision ou dans la presse ? Tant mieux, nous en sommes les premiers heureux. Que d'appels de toutes sortes en son nom : FRATERNITE... Que de réponses favorables démontrant que les Français sont tout autres que ce qu'ils paraissent ou veulent paraître même... C'est encourageant tout de même !

Je dirais même que ce mot est prononcé beaucoup plus souvent dans les sphères politiques par les hommes politiques !... Surtout qu'ils continuent TOUS, PARTOUT...

Tiens... Tiens... AURIONS-NOUS EU RAISON D'AVOIR EU RAISON TRES TOT ?... Bravo pour nous tous, nous toutes... Comme nous ne sommes pas des prétentieux, nous ne voulons pas dire que c'est grâce à nous,

LA GAZETTE DE HEIDE

La savonnette

Par cette chaude journée de juillet 1942, l'équipe de nuit du chantier naval, dont je fais partie, se repose de 6 à 18 heures.

Nous avons dormi le matin, et cet après-midi nous profitons du beau temps pour laver notre linge.

Une des deux chaudières, d'une capacité de 100 litres a été allumée. Ceux qui ne lessivent pas recommandent ou font la sieste. Je me suis allongé sur ma couche et ne tarde pas à m'assoupir.

Notre kommando est logé dans l'ancienne salle à manger d'une pension de famille où, avant guerre, les curistes prenaient leurs repas, Büsum étant une station balnéaire.

Le bâtiment est à moitié vide depuis les hostilités. Seules quelques femmes accompagnées de leurs enfants, réfugiés des villes bombardées, l'habitent, mais dans une autre aile.

En principe, nous n'avons aucun contact, même verbal, avec elles, mais nous les côtoyons parfois dans la salle d'eau où, avec l'accord tacite du gardien, elles viennent chercher de l'eau chaude.

Ce jour-là, une mère de famille de cinq enfants, épouse d'un haut dignitaire nazi de Hambourg, a entrepris de les baigner un par un. Elle a la trentaine avancée et ses enfants s'échelonnent de huit mois à neuf ans. Son mari, qui vient les voir le dimanche, affiche envers nous une dédaigneuse arrogance.

Cette dame s'est procuré avec ses tickets prioritaires, ou au marché noir, une volumineuse savonnette rose de bonne qualité, qui mousse abondamment.

Elle procède d'une façon systématique bien germanique. Les enfants viennent se faire laver l'un après l'autre dans un tub en zinc rempli d'eau chaude changée à chaque fois. Quand le gamin est propre, il s'en va et envoie le suivant par ordre d'âge. Pour le dernier, qui ne marche pas encore, la maman se dérange et laisse la savonnette posée bien en vue sur le bord de la cuve.

Quand elle revient avec le bébé sous le bras, elle constate avec stupeur que son beau pain de savon a disparu... il n'est tombé ni à terre, ni dans l'eau, il a donc été volé.

Sa réaction immédiate est d'aller se plaindre au wachtmann qui vient me réveiller en tant que responsable du kommando.

Il m'expose l'affaire et ne semble pas content du tout.

Je n'ose croire qu'une pareille indécatesse soit le fait de l'un de nous, aussi je lui propose d'aller avec lui et la plaignante faire des recherches dans la buanderie, mais nous fouillons tous les recoins sans résultat. Il faut bien se rendre à l'évidence, il a été dérobé, et nous sommes les seuls suspects ! J'obtiens du Kommando Führer de conduire moi-même l'enquête. Sur les cinq camarades présents à cette heure-là, trois seulement se sont rendus au lavoir, si c'est un de ceux là je saurai le confondre. Voler une mère de famille nombreuse prônée par Hitler est un délit grave, passible des tribunaux, qui ne peuvent punir que par de longues peines de prison en forteresse. Pendant que le gardien use de son droit de perquisition dans nos affaires, je mène mon interrogatoire.

Tous nient naturellement et personne ne mouchardera, cela n'est pas dans nos règles. Il faut que le coupable, s'il est parmi nous, se dénonce lui-même. L'Allemand de son côté, ne trouvant rien, s'impatiente et menace de me rendre seul responsable. Je n'en menais pas large, croyez moi. C'est alors qu'un camarade me fit un signe imperceptible et, m'entraînant dehors, me dit que l'un de nous, un Serbe, s'était éclipsé au moment où le gardien m'avait fait appeler. Il s'était alors faufilé dans l'unique W.C. pour en ressortir

presque aussitôt. Tenais-je mon voleur ?... il ne me restait plus qu'à le confondre.

La prospection de la cachette m'incombant, je plonge mon bras par la lunette du siège dans la tinette presque pleine et trifouille dans les matières nauséabondes, le cœur au bord des lèvres. Je sens bientôt entre mes doigts un objet rectangulaire aux bords arrondis, je le sors et le passe sous le robinet. Victoire ! C'est bien ma savonnette, qui perdant sa teinte brune et son infecte odeur, redevient rose et parfumée.

J'en profite pour me laver soigneusement les mains avec et, enveloppant dans un papier propre je l'apporte à la chambrée. A sa vue mon voleur perd la face et avoue son larcin, mais argue que « voler un Fritz n'est pas voler ». Nous lui tombons tous dessus.

Je rends le savon à la dame, sans toutefois lui dévoiler l'endroit où il était caché, elle accepte mes excuses et retire sa plainte.

Le chef de kommando veut connaître le coupable, mais je refuse de le lui dire. C'est inutile car il comprend vite en voyant la figure blême de notre Petrovic qui, mort de trouille, tombe à genoux devant lui en l'implorant de ses deux mains jointes. Cette veulerie ne l'empêcha pas de recevoir une raclée à coups de plat de baïonnette, avec la menace d'un rapport.

Je réussis à faire arrêter ces brutalités en faisant remarquer à l'ober-gefretter que la victime a retiré sa plainte et que pour sa tranquillité, comme pour la nôtre, il vaut mieux en rester là. Nous le tenions par le bec, il venait souvent chez nous se faire offrir un gobelet de « Bonn-Kaffe », ou croquer un cran de chocolat, nous avions en retour une paix royale.

Il ne fit pas de rapport et la dame promit de ne point parler de l'incident à son mari qui n'aurait pas manqué l'occasion d'épingler un « kriegsgefangener ».

Notre indélicat compagnon fut mis à l'amende d'une plaque de chocolat pour les enfants et le s'off le colla de corvée de cabinet pour un mois, qu'il exécuta sans murmurer, heureux de s'en tirer à si bon compte !

Il n'en garda aucun complexe.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

—O—

Je remercie les amis qui se sont inquiétés de ma santé et de celle de mon épouse et se sont étonnés de ne pas me lire dans le journal de mars. Ma santé n'en était pas la cause, J. TERRAUBELLA, que j'ai vu à Vincennes, m'a dit que la place avait manqué pour ma « Gazette », mais vous l'aurez le mois prochain.

J'ai reçu une carte postale du Caire, j'en remercie l'expéditeur. Merci aussi à Adler DENOEL qui m'écrit régulièrement de Belgique et à qui l'Amicale souhaite la bienvenue.

Bien amicalement.

J. A.

P.S. - J'ai encore pu cette année faire un tour de piste avec ma cavalière habituelle, Mme AUVILLE, de « Méné-muche », que je salue. L'orchestre jouait alors une marche ; je n'ai point été maladroit, la marche, à moi tirer, ça me connaît...

—O—

2^e P.S. - Vous recevrez peut-être ces lignes avant le 21 mai, date de la réunion annuelle des « Anciens P.G. de Heide » au pays de Bidasse (chef lieu du Pas-de-Calais). Vous retrouverez DELEPINE et peut-être le saxo SAMPOU et le mandoliniste HUON qui vous égaieront. Ce même jour mon épouse sera au Centre A.C. pour un bilan que j'espère négatif. Je ne pourrai donc être des vôtres et je le regrette.

Amusez-vous bien !

J. A.

les anciens P.G. que l'on parle enfin tant de ce mot : FRATERNITE... Mais dans le fond de nous-mêmes, nous sommes tout de même heureux que cette infime partie de ce que nous avons vécu, appris, appliqué durant quarante-sept années soit transmis à ceux qui ne le connaissent pas, ne l'appliquaient pas. Oui nous sommes heureux d'avoir eu ce mot fraternel dans notre vocabulaire spontané, non enseigné, non ordonné. FRATERNITE... Bonne route sur le dur chemin national, mais aussi international !

Marcel SIMONNEAU.

Le coin du poète

LES BOMBARDEMENTS DE LA FRANCE

(MAI 1944)

« MAI TRAGIQUE »

Voici mai revenu, le mois de l'espérance
Qui renaît en mon cœur en songeant à la France
Que je voudrais revoir douce comme autrefois,
Telle que dans mes rêves encore je la vois.
Hélas ! depuis bientôt quatre tristes années
Le vent de la défaite, ouragan déchaîné,
Enlève à mon pays, qui jadis était libre,
Toute cette beauté, cette douceur de vivre,
Dont le seul souvenir de larmes emplit mes yeux.
Depuis que j'ai perdu le bien le plus précieux.
Malgré tout, malgré tous, le printemps de retour,
La nature se pare de ses plus beaux atours ;
Le ciel est lumineux, la campagne fleurie,
Le ruisseau court joyeux dans la verte prairie,

L'hirondelle à son nid apporte la becquée,
La nature est en fête appelant la gaieté.
C'est mai, c'est le printemps et c'est le renouveau.
C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau.
Hélas ! pourquoi faut-il que de ce ciel d'azur,
Tombe aujourd'hui la mort, et que cet air si pur,
Tout rempli des parfums de la saison nouvelle,
S'emplisse tout à coup — oh ! la chose cruelle ! —
de coups sourds, de fumée, d'odeurs désagréables.
Au point qu'il en devient bientôt irrespirable ?
C'est l'attaque aérienne dans toute son horreur,
Messagère de ruines, de misères et de pleurs,
Un vacarme infernal pendant quelques instants :
La raison s'égaré en de pareils moments.
Puis, soudain, le bruit cesse, la terreur est passée ;
Mais il ne reste plus de la belle cité
Que maisons écroulées et décombres fumants.
La fumée se dissipe, emportée par le vent.
Ce fut très bref, quelques minutes à peine ;
La campagne à présent est une morne plaine.
Le sol est défoncé, les arbres abattus,
La nature est en deuil quoique mai revenu.
Les dégâts sont très grands, des cadavres sans nombre

Gisent inanimés, recouverts de décombres !
Cette affreuse tuerie d'innocentes victimes
Ne suffit-elle pas pour arrêter ces crimes ?
C'est la guerre, dit-on, et c'est un grand malheur ;
Mais ne pourra-t-on jamais abolir ces horreurs ?
Si : le jour où les (peuples) hommes oubliant leurs [rancœurs,

S'aimeront comme frères unis par le malheur,
Si : le jour où, sortant de millions de poitrines,
Retentira un seul cri, un cri sublime,
Oui, la paix règnera en maîtresse sur Terre
Quand le monde entier criera : « à bas la guerre ! »

Hambourg, juin 1944.

J. FRANCK.

Matricule 35007 - Stalag X C.

Le coin du souvenir

Je laisse volontiers la place à notre ami André COT, 8, rue du Général O'Neil, 44100 Nantes, qui nous conte une de ses mésaventures. (R. V.)

Kommando 528 - Moln in Lauenbourg

J'ETAIS VEXÉ

Parmi les histoires que j'ai eu dans ma garce de vie de prisonnier, il y en a une qui m'a particulièrement vexé.

A l'époque, je travaillais à la brasserie après ma rentrée de l'hôpital (un panari à soigner). Nous n'étions pas très doués pour la couture, tout au moins en ce qui me concerne, aussi avais-je un pantalon quelque peu déchiré et la veste qui ne valait guère mieux. Une femme allemande qui travaillait à la brasserie, âgée de 50 ans, se proposa de réparer pantalon et veste, comme j'objectais que je n'avais pas autre chose, elle m'offrit, en attendant, des vêtements de son mari en Russie. Nos gardiens étaient devenus moins difficiles sur le chapitre habillement étant donné la pénurie.

Quelque temps après, cette dame me dit que tout était réparé et que je n'avais qu'à venir reprendre mes habits, elle demeurait à environ cent mètres du kommando. J'arrive donc chez elle, mais j'ignorais qu'elle avait deux filles de 19 et 20 ans, l'une travaillait à Vienne et l'autre à Schlesvig.

J'avais 28 ans à l'époque, et me voilà assis sur un canapé, entre ces deux demoiselles, à boire du schnaps tout en regardant des photos; pas désagréable... Mais ce qui vraiment fut désagréable, c'est quand on entendit frapper à la porte du couloir! Les Allemands ont une façon vraiment particulière de frapper aux portes. La mère me fit cacher dans la chambre à côté, derrière le lit. Le sous-officier allemand entra et dit: il y a un Français ici! Je n'avais plus qu'à sortir. Et en route pour le kommando, le sous-officier devant, moi derrière, suivi de la sentinelle bayonnette au canon. Qu'est-ce qu'il a encore fait, dirent les copains?

Nous avons su après que le chef de la gestapo locale habitait juste en face de chez ma « couturière », c'est lui qui avait prévenu les gardiens.

Le capitaine allemand, chef de compagnie, avait une frousse intense d'aller sur le front russe. Comme je le comprends. Il faisait en sorte d'arrêter les histoires avant qu'elles n'aillent trop loin...

J'eus comme motif: « a été pris la nuit dans un appartement avec une femme ».

Et je n'avais rien fait, si ce n'est boire un verre! Aucune autre punition. J'étais vexé.

Dès le lendemain, les deux jeunes filles partirent. Malheureusement, et je l'ai regretté, la mère fut touchée et écoppa de trois ans de prison.

A. COT.

Le coin du souvenir

par Robert VERBA.

Ne croyez pas que je « carotte » l'article rempli d'humour du bulletin belge de l'Amicale des Stalags X A, B, C dont l'éditeur est Marcel LEGROS à Liège, non, j'ai mis mes « lentilles » pour le lire plus facilement, et j'ai bien « riz », à tel point que j'ai failli croquer la « fève » dans la galette. « Ail », « Ail », « Ail »... Le voici :

DE L'IMPORTANCE DES FRUITS ET LEGUMES DANS NOTRE VIE...

« Si vous avez attendu quelqu'un pour rien, vous avez fait « chou blanc ». Encore heureux si, pendant que vous faisiez le « poireau », on ne vous ait pas piqué trop « d'oseille », entamant ainsi votre provision de « blé ». Un bon conseil : n'ébruitez pas cette mésaventure, surtout s'il ne vous restait plus un « radis ». Vous seriez considéré comme une « poire ». Une feuille de « chou » pourrait même vous traiter de « cornichon » ou de « patate ». Il vous plairait alors de bombarder le journaliste de « tomates », ou de lui f. des « marrons ». N'en faites rien et consolez-vous en qualifiant son article de « navet » et si vous deviez le rencontrer, dites-lui simplement qu'à l'avenir il s'occupe de ses « oignons ». Passez « muscade » : ainsi éviterez-vous de recevoir des « pruneaux » !

P. C. & M. L.



Par moment, il arrive à se rappeler l'époque où il faisait les rôles féminins au théâtre du Stalag!

Fin 1942. Plus de 2 années déjà que, comme beaucoup d'autres, Paul, surnommé Polo par ses camarades, était prisonnier dans ce pourri de kdo. Si encore c'était un kdo de cultivateurs, il l'aurait mieux supporté car son métier dans le civil était jardinier et il adorait la terre et surtout les fleurs. Mais non, le mauvais sort avait voulu qu'il travaille dans une usine où l'on transformait le minerai de fer en fonte et en acier.

Pauvre Polo, tous les soirs il rejoignait son kdo, complètement fourbu et démoralisé. Peu loquace et pour avoir l'air de ne pas être trop cafardeux vis-à-vis de ses copains de chambrée, il se plongeait dans quelque livre franco-allemand afin de mieux saisir le parler allemand.

En peu de temps il fit des progrès considérables et était même arrivé à exprimer dans la langue du gardien le dégoût qu'il éprouvait à travailler dans cette usine.

Et puis un jour, coup de pot incroyable, il fut convoqué dans le bureau allemand du kdo, où il apprit qu'on le changeait d'emploi et que désormais il travaillerait chez Mme Veuve Von der Bar, octogénaire de haute noblesse, comme jardinier, en remplacement des trois civils qui venaient d'être rappelés à l'armée. Cette dame possédait une splendide demeure entourée d'un

parc immense attenant au jardin d'une école de fillettes. La propriétaire était aidée par une sexagénaire assez sympathique qui ne faisait guère de différence entre un jardinier français ou allemand.

Aussi notre ami Paul, malgré l'immense travail qui l'occupait chaque jour, était-il nourri correctement et considéré avec bienveillance par les deux femmes. Il retrouva le sourire et un peu de « joie de vivre » malgré la captivité.

Quelques mois plus tard, tout à son boulot, il entendit quelqu'un sangloter dans le jardin de l'école. Il s'approcha et remarqua une petite fille en pleurs.

— Qu'est-ce qui ne va pas, lui demanda Polo ?

La fillette sursauta, puis expliqua :

— Voilà, notre maîtresse nous a donné un dessin à faire. J'ai fait de mon mieux et elle m'a même félicitée, mais d'après elle quelque chose manque et je n'arrive pas à savoir quoi. Pendant la récréation je l'ai montré à toutes mes copines mais aucune n'a été capable de m'aider. Et je dois le rectifier pour demain.

— Votre dessin, qu'est-ce que c'est ?

— Un ange, M. Paul.

— L'avez-vous là ? Si oui, voulez-vous me le montrer ?

— Bien sûr, M. Paul.

Il regarda le dessin et demanda :

— Votre ange est-il du sexe masculin ou féminin ?

— Masculin, M. Paul, c'est un homme.

— C'est un homme ! Et en hésitant : je sais peut-être ce qui lui manque.

— C'est vrai, M. Paul ? Alors, soyez gentil, aidez-moi !

— Ce n'est pas très facile, ni très correct... enfin... Bon, venez.

Et il entraîna la petite afin de lui montrer ce qui manquait à son ange.

— Oh ! M. Paul, je vous en prie, laissez-moi dessiner cela sur mon ange !

Quelques instants plus tard, la petite réalisait un chef-d'œuvre de ressemblance, mais exagérant un petit peu les proportions... Jubilante, elle court présenter son dessin à sa maîtresse.

— Ça y est, j'ai trouvé ce qui manquait à mon ange !

— Vraiment ? Montre-moi vite ton dessin.

— Le voici.

La maîtresse se saisit de la feuille, la regarda, blêmit, rougit et les yeux hagards balbutia :

— Mais... mais... c'est celle (s) de Paoulo !

**

P.S. - Certains pourront peut-être penser que la maîtresse d'école était également celle de Paul ? Il n'en était rien.

Quand la petite fille remit son dessin à la maîtresse celle-ci eut un haut le corps tout à fait justifié. En effet, cette personne avait son domicile dans l'école et chaque soir, entre 18 et 19 heures, elle donnait un coup d'œil aux alentours pour voir si tout était en ordre et s'il ne restait plus de fillettes dans le jardin.

Pour cela elle s'était munie d'une paire de jumelles et c'est ainsi qu'elle fit la connaissance de la nudité de Polo. En effet, ce dernier, son travail terminé, et sachant que l'école était vide, profitait des jets d'eau disposés dans le parc pour prendre une bonne douche avant de se changer.

Lorsqu'il revit la fillette, il lui demanda :

— Alors ? Ton ange, a-t-il plu à ta maîtresse ?

— Pensez-vous, lui répondit-elle, elle a déchiré tous nos dessins, et nous demande de faire une fée à la place de l'ange.

— Ah ! Et pourquoi cela ?

— Et bien, elle a trouvé que ce qui manquait à mon ange te ressemblait trop et sans doute, je le pense, parce que tu n'es pas Allemand.

Stupéfaction de notre ami Polo qui entrevit la vérité. Elle demeure où ta maîtresse ?

— Et bien, à l'école, tiens !

Un juron s'échappa de ses lèvres et, le rouge au front, il quitta rapidement la fillette.

A partir de ce jour, lui qui rentrait tous les soirs au kdo toujours impeccable dans son uniforme, se précipitait en sueur, sale, vers la douche unique, près des toilettes.

Il n'a jamais voulu raconter ce qui s'était passé à ses copains craignant leurs quolibets.

BUREAU de L'AMICALE

Président d'honneur	: FRANTZ	Jules
Président	: LANGEVIN	Joseph
Vice-Présidents	: PONROY LAVIER SCHROEDER VERBA	Pierre Roger René Robert
Secrétaire général	: TERRAUBELLA	Joseph
Secrétaires adjoints	: PERRON ADAM	Henri Bernard
Trésorier	: MOURIER	Marcel
Trésorier adjoint	: VERBA	Michèle
« Journal »	: TERRAUBELLA BROT	Joseph Michel
Conseiller	: GEHIN	Emile
Ont été élus par l'Assemblée Générale		
« Commissaires aux Comptes »	: PALISSE LAISSY SIMON PINEAU	André Alfred Jean Pierre

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Nous remercions une fois encore beaucoup de nos amis pour leurs compliments envers notre journal et pour leur GENEROSITE :

- VRIGNAUD André, 16190 Montmoreau-Saint-Cybard.
- THIRIET Raymond, 88600 Bruyères.
- LEQUELLEC Jean, 56340 Carnac.
- LODOVICI, 73490 La Ravoire.
- LECLERC Roger, 76460 Saint-Valéry-en-Caux.
- LAURENT André, 78110 Le Vesinet.
- HALLEREAU Joseph, 44330 Vallet.
- BRUN, 06140 Vence.
- BESSON Charles, 07130 Saint-Péray.
- DUNAND Benoît, 69310 Pierre-Bénite, qui nous prie d'adresser toutes ses amitiés aux amis du XB (Sandbostel).
- DOUCET Raymond, 19100 Brive-La Gaillarde, à qui nous souhaitons un bon rétablissement.
- SENPART César, 59950 Aubry.
- FERRANT Gaston, 89190 Villeneuve-L'Archevêque.
- MARGOTTET Emile, 02300 Chauny.
- LORION Roger, 10600 La Chapelle Saint-Luc.
- PONSONNAILLE Jules, 48120 Saint-Alban, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, son épouse sera près de lui, complètement remise de sa maladie.
- La famille DERISOUD Félix, à Vanzey, 74270 Frangy, qui ne nous oublie pas malgré le départ de notre cher ami Antoine.
- ALLAIN Jacques, 27200 Vernon, adresse son bon souvenir à tous ceux de Wittlingen, Sigmaringen, Rotweil et Tailfingen.

- BERKOWITZ Bernard, 95320 Saint-Leu la Forêt.
- ATTANASIO Michel, 12000 Rodez.
- GAMELIN Maurice, 44490 Le Croisic.
- BERTRAND Benoît, 42210 Feurs.
- CHAPON Henri, 77132 Larchant, avec nos félicitations ainsi qu'à son épouse pour leur dévouement envers les anciens de leur canton.
- LELANDAIS Joseph, 14170 Saint-Pierre-sur-Dives.
- LA FOUGERE Pierre, 24000 Périgueux.
- LENFANT André, 59510 Hem.
- BERNAT Roger, 12000 Rodez.
- Mme BOULERAND, 75015 Paris, nous fait parvenir par l'intermédiaire de notre ami LABORIE René, un chèque pour sa cotisation ainsi qu'un don pour notre Caisse de Secours.
- LOITRON R., 27330 Champignolles-La Barre en Ouche.

PRECISION :

En page 6 du Lien d'avril, le titre de la « note de lecture » a oublié le nom de l'auteur du livre : Roger BRUGE. Nous lui devons nos excuses, même si son patronyme se lit dans le corps de l'article et si, comme on dit, les lecteurs auront « rectifié » d'eux-mêmes...

T.

- LELONG André, Courtelon, 10130 Ervy-le-Chatel, ancien d'Ulm, serait heureux d'avoir quelques nouvelles de ses compagnons de captivité.
- CUVIER Jean, 76270 Neufchâtel-en-Braye.
- VALDENAIRE René, 88310 Cornimont.
- LARREY Clément, 40180 Dax.
- DELMAS Simone, 37100 Tours.
- MALEMPRE Jules, B. 4030 Grivegnée (Belgique).
- CAVALLERA Fred, 13120 Gardanne.
- CHAUVEAU Albert, 53160 Bals.
- POTHIER F., 95250 Beauchamp.
- PONTIER Léon, 30100 Alès.
- DAUBIGNY Henri, 77210 Avon.
- MERLE Joseph, 92330 Sceaux.
- CAPPELLETI, 28250 Senonches.
- BARRE Albert, 75012 Paris.
- LECLERC René, 58000 Nevers.
- GESLAND Paul, 83260 La Crau.
- SITTERLIN Jean-Paul, 67510 Lembach. En Kommando de la Tannerie de Tuttingen, surnommé le Roi du Bouteillon.
- CICERON Emile, 38470 Vinay.
- MARCHAL François, 88510 Eloyes.
- BOURTON René, 57130 Ars-sur-Moselle.
- DURY Pierre, 71760 Issy-L'Evêque.
- DUVAL R., 95230 Soisy-sous-Montmorency.
- LORRETTE Henri, 54000 Nancy.
- KOPFF Roger, 29214 Lannilis.
- MASSELIN René, 33700 Mérignac.
- PIUMATTI, 93800 Epinay-sur-Seine.
- MONNET Adrien, 63000 Clermont-Ferrand.
- PANIZZA Charles, 25000 Besançon.
- LAGUERRE Camille, 33000 Bordeaux.

Suite page 6.

Courrier (suite)

BROSSIER Marcel, 74700 Sallanches.
TAILLADE Julien, 63000 Clermont-Ferrand.
DAUREL Yves, 33560 Carbon-Blanc.
DAMOUR Edouard, 17000 La Rochelle.
KAUFFMANN Jean, 52310 Bologne.
PERRET Joannès, 42120 Commelle-Vernay.
REYNIER Noël, 19390 Rignac.
SANIAL Elie, 07310 Saint-Martin de Valamas.
THOMAS, 21110 Genlis.

Mme J. COLON, « La Mule » n° 4, Les Ormeaux, 13320 Bouc-Bel-Ain.

BOREGOUR Maurice, 38470 Vinay.

Mme MAUGE André, 71400 Autun.

Une gentille lettre de notre ami **G. FRITSCH**, 22, rue Roger Marx, 54600 Villers-Nancy, nous fait part de ses regrets de n'avoir pu assister à notre Assemblée Générale. Après la description de tous ses ennuis de santé, il termine ainsi :

« La vie est belle, il y aura encore des fleurs, du soleil, des rires, de jolies filles. Un large sourire à la vie pour mes 82 printemps ».

Notre amie **Mme FORTNET**, 27, rue du Village, 45370 Cléry-Saint-André, nous écrit que son mari Pierre n'arrive pas à se remettre de sa dernière opération en 85. Il continue à subir des examens à Villejuif et est toujours très fatigué. Il n'oublie pas tous les anciens P.G. et particulièrement ceux de Badurheim.

Nous souhaitons qu'il se rétablisse bien vite et qu'il partage nos amitiés avec sa chère épouse.

Notre ami **DARPARENS Eloi** et son épouse nous prient de transmettre toutes leurs amitiés aux anciens du kommando 470 de Garrel, ainsi qu'à ceux qu'ils ont connus pendant les voyages organisés par Paul DUCLOUX. Ils n'oublient pas ceux qui ont vécu la même captivité qui fait de nous, malgré le temps qui passe, une grande famille.

Notre ami **R. MARTINAT**, 3, rue du Colonel Hebert, 06503 Menton, envoie son amical souvenir à tous. Malgré le temps qui s'écoule, des noms et des souvenirs qui s'estompent, on ne peut oublier ces longues années de captivité.

— 0 —

J'ai reçu des nouvelles de notre ami le **Dr Henri GUINCHARD** que nous n'avions pas vu le 22 mars dernier à Vincennes. Hospitalisé quelque temps à Saint-Raphaël, il a depuis regagné la Franche-Comté, plus exactement Le Moutoux (Jura). Nul doute, cher toubib, que l'air pur des forêts qui l'entourent ne te soit profitable! Tes amis de l'Amicale te souhaitent, ainsi qu'à Madame, tout le meilleur possible.

Reçu aussi de l'ami **Fernand MASSON** une carte d'Egypte. J'espère qu'après son retour dans ses terres plus tempérées de Touraine, il voudra bien conter au Lien les confidences que le Sphinx lui aura faites...

J. T.

ERRATUM

Une très regrettable coquille dont nous nous excusons vivement s'est glissée dans le texte de la lettre de notre ami Jacques BRION, publiée dans la partie « Correspondance » du numéro d'avril, page 5, colonne 2.

Mais ceux qui connaissent l'œuvre et la vie de l'écrivain P.G. Roger IKOR, et les lecteurs qui auront lu attentivement la page d'hommage du Lien de février, auront sûrement, comme on dit, rectifié d'eux-mêmes et substitué « malfaisance des sectes » à... malfaisance des insectes! La nocivité des unes et des autres n'étant pas, hélas, du même ordre, IKOR le savait lui qui n'avait pas eu affaire aux hyménoptères lors de la mort d'un de ses fils il y a quelques années...

CARNET ROSE

Nos amis M. et Mme Charles BRANDT, sont heureux de vous faire part du mariage de leur petite fille Agnès avec son fiancé Jean-Marc.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur aux jeunes époux et adressons nos félicitations aux parents et grands-parents.

Nos amis Hélène et Maurice DUCLAIR, annoncent avec joie la naissance de leur quatrième arrière-petit-fils, Adrien, qui fait le bonheur de tous.

Nos plus sincères félicitations, nous leur souhaitons en plus un grand rassemblement dans la gaieté pour fêter les 80 ans de notre ami Maurice.

Invités au Thillot dans les Vosges par notre camarade de captivité ALTHERRE Donat et son épouse, nous avons fêté avec toute leur famille, qui comprenait une cinquantaine de personnes (sœurs, frères, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, etc.) leurs NOCES D'OR. Etaient également présents Robert THEVENIN et son épouse, ancien du même kommando, ainsi que Mme Veuve DESCOTES dont le mari, décédé il y a peu de temps, était également P.G. du XA, kommando 528.

Inutile de décrire l'accueil que les heureux époux ont réservé à leurs invités. Il se dégageait de cette famille une chaleur que j'ai rarement rencontrée. Quant aux gueuletons, n'en parlons pas! Ma ceinture a eu bien du mal à rester en place...

Nous étions logés chez la sœur de Mme ALTHERRE et je ne saurais combien « d'étoiles » attribuer à M. et Mme MARSOT pour ce logement si douillet.

De tous côtés nous étions priés de goûter aux bons vins du pays et, si nous nous étions laissés faire, je crois que nous y serions encore en train de les cuver!

Que souhaiter aux « jeunes époux » sinon de fêter le centenaire de leur mariage en 2037 et de ne pas nous oublier à ce moment là.

Bon anniversaire. Bonne santé. Et encore merci.

Robert et Michèle VERBA.

— 0 —

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent **FRANÇOIS Paul**, Les Guillaumes Montcorbon, 45220 Châteaurenard, ancien du XB.

CARNET NOIR

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès de nos camarades et amis :

Antoine GERMAIN, de Saint-Germain-sur-Meuse/Vaucouleurs.

Jean FOURNIER, 52400 Laneuville par Bourbonne-les-Bains.

Amédée MENTRE, 46, rue de l'Andelle, 27460 Alizay.

Jean DIXMERIAS, 63990 Job.

René LIOT, 60, rue des Perroquets, 94350 Villiers-sur-Marne.

Raymond LADANE, 3, rue Edgar Reyle, 57070 Metz.

Jean NASSOY, 3, Square Montegna, 37000 Tours.

A toutes ces familles endeuillées, l'Amicale adresse ses sincères condoléances.

— 0 —

Une lettre récente de Yvan MARX, 31, rue de la Gare à Nihorne, 36250 Saint-Maur, nous fait part du décès de notre camarade Roger MAIGNAN, à l'âge de 79 ans. Il nous écrit :

« C'était un très bon camarade qui avait le don de divertir les prisonniers de guerre durant notre captivité. Il laisse une veuve, elle-même impotente et diabétique qui est actuellement en maison de repos. L'adresse de son domicile est la suivante : Mme Roger MAIGNAN, Place de l'Eglise, 41500 Mer (mettre sur l'enveloppe « à faire suivre »).

L'Amicale partage sincèrement la peine de tous ceux qui étaient proches de Roger MAIGNAN, ses parents et ses amis, et adresse à son épouse ses condoléances attristées.

— 0 —

Ce vendredi 17 avril 1987 fut pour moi un jour sombre. Le matin un appel téléphonique m'annonce le décès de notre ami Roger DORLE, 4, Parc Saint-Hubert, 77300 à Fontainebleau et, une lettre au courrier m'apporte un autre décès, celui de notre ami Armand GUICHARD, 60, rue de la Commune de 1871, 44230 Saint-Sébastien-sur-Loire.

Ces deux amis, j'avais appris à les connaître et à les estimer, lors d'un congrès que l'Amicale tenait à Bastia, en Corse. Nous avions tous ensemble, comme chaque fois que nous allions dans l'île de Beauté rendre visite à nos amis Corses anciens P.G., passé un séjour adorable. Ce voyage nous avait rapprochés et nous entretenions notre amitié par lettres ou par rencontres. Ils ne sont plus. Il me manquera toujours deux amis dans ma vie.

A leurs familles, à leurs proches je me joins au Bureau de l'Amicale pour leur adresser mes sincères condoléances attristées.

H. PERRON.

CORRESPONDANCE

La lettre d'un prisonnier allemand en Russie

(communiquée par Eric GROS)

Düsseldorf, den 3-11-1986

« Sie schrieben mir vor einiger zeit einen Brief, den ich erst heute beantworten kann... (...) Ich war in Russland in Charkov. Als einfacher soldat gabs gar keine Erleichterungen. Wir bekamen kaum was zu essen und hatten dünne Lumpen an Bei 40 Grad kalte. Wir schliefen auf pritschen, ohne zudeck. Die Aufseher waren streng. Das volk war gutmütig... »

TRADUCTION

Vous m'avez écrit, il y a quelque temps, une lettre à laquelle je ne peux répondre qu'aujourd'hui.

J'étais en Russie, à Charkov. La condition du simple soldat ne connaissait aucun adoucissement. Nous avions à peine à manger et portions pour tout

vêtement de minces guenilles par 40° au-dessous de zéro! Nous couchions sur des lits de camp sans couverture. Les gardiens étaient sévères. Les gens du peuple avaient bon cœur, quoique manquant eux-mêmes de tout, il leur arrivait de nous glisser un petit morceau de pain ou une pomme. Que Dieu les bénisse aujourd'hui encore pour ces bontés! Nous n'avons vraiment pas voulu la guerre. Aucun membre de notre famille n'appartenait à un parti, mais nous demandait-on quelque chose? Il nous a fallu marcher comme tout le monde.

Je n'ai pas tenu de journal. Il est vrai que je n'en ai pas eu l'occasion. Le soir, nous nous laissions tomber sur nos lits, morts de fatigue. Nous étions astreints à un travail très pénible. Nous avons eu à démolir une ancienne fabrique de locomotives. Puis nous avons travaillé dans une briqueterie, dans une carrière, puis, à Charkov, dans les ponts et chaussées.

On nous avait pris nos objets de valeur, montre, alliance, argent, permis de conduire. On devait nous les rendre à la libération, mais nous n'avons rien revu de tout cela.

Je ne peux malheureusement pas vous recommander des livres, car je ne m'en suis jamais occupé. J'ai été tout bonnement heureux de ne plus entendre parler de ces temps difficiles.

J'espère que vous ne serez pas déçu par mon récit.

Recevez les très, très cordiales salutations d'un ancien compagnon de misère. Fasse le Ciel qu'il n'y ait plus jamais de guerre et que la paix règne bientôt sur la terre.

Encore une fois mes amicales salutations.

Als alter Leidensgenosse grüsse ich Sie recht recht herzlich. Gebe Gott as es nie wieder Krieg gibt und bald Frieden auf Erden herrsch. Nochmal freundlichen Gruss.

Kurt Kronstein.
Düsseldorf.

LECTURE

En marge de l'Assemblée Générale du 22 mars dernier, un de nos amis m'a donné ce livre à lire pour vous le présenter, persuadé qu'il pourrait être utile à quelqu'un de la grande famille P.G. : « **Je l'ai trouvé au bout du monde** », par Dominique GRANGE, Editions Stock, Paris, 1987.

L'ouvrage qui porte en sous-titre : « Journal d'une adoption », est un document de pleine actualité et un guide de bon conseil issu de l'expérience personnelle d'une femme — et d'un homme — en mal d'enfant et d'amour à partager.

C'est enfant que la nature lui avait refusé et que les nouvelles technologies de la procréation n'avaient pas réussi à lui donner, en dépit de tout ce que son corps avait dû subir pour cela, l'enfant que tout son être continuait de désirer, c'est au bout du monde en effet, au bord du Pacifique, que Muriel, alias Dominique, l'a trouvé en adoptant un bébé chilien abandonné à sa naissance — l'adoption à ce stade étant chez nous d'une extrême difficulté, les handicapés exceptés, physiques ou mentaux.

Le livre de Dominique Grange nous conte l'étonnante et passionnante quête d'un enfant à aimer, véritable parcours du combattant contre les pesanteurs sociologiques, la paperasserie administrative et les regards obliques... Elle a des mots très durs pour les modes de fécondation si vantés par les médias, dont elle nous dit la face cachée : le pourcentage important des échecs, le coût de revient, le choc psychologique du « certificat définitif de stérilité », l'espoir envolé, la souffrance renouvelée du couple, cette souffrance qu'on feint de découvrir aujourd'hui, tout l'envers de ce qui est montré, proclamé, claironné urbi et orbi comme la panacée pour un problème aussi vieux que le monde — un discours courageux.

Les progressistes (?) de toutes obédiences, c'est sûr, ne la porteront pas dans leur cœur, Dominique, mais la préface du professeur Jacques TESTART, celui-là même qui a su dire un jour jusqu'où il ne fallait pas aller trop loin, lui est une caution et un honneur : — « Dominique tu as gagné ton combat et je me réjouis que tu aies pu éviter mes éprouvettes... »

De ce que femme veut, ce livre est la parfaite illustration et, sans savoir bien ce qui lui arrive, le lecteur en bout de course participe indiscrètement au bonheur de Dominique, de Jacques et... d'Eduardito rassemblés par l'amour.

J. T.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à .. le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XA, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 430

HORIZONTALLEMENT :

I. - Téléphona. — II. - Epanouies. — III. - Suivies. — IV. - Titis. — V. - Ida. — VI. - Ases. — VII. - Avis. — VIII. - Tara. — IX. - Mecs. — X. - Enigme. — XI. - Utée (Tuée). — XII. - Rien. — XIII. - Ressassés.

VERTICALEMENT :

1. - Testateur. — 2. - Epuisante. — 3. - Laiteries. — 4. - Envisages. — 5. - Pois. — 6. - Hue. — 7. - Amers. — 8. - Oisive. — 9. - Né. — 10. - Dictée. — 11. - Assassins.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2° trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

TRANSACTIONS IMMOBILIERES ET COMMERCIALES ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...